

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

NOUVEAUX ACTES DU FANATISME MUSULMAN
CONTRE LES CATHOLIQUES DE LA TURQUIE ASIATIQUE.

La sédition religieuse de Mossoul, qui souleva une partie de la population musulmane contre les RR. PP. Dominicains, ne fut réprimée, comme nous l'avons annoncé antérieurement, qu'après le pillage et la destruction de leurs hospices. L'un de ses hôtes, digne auxiliaire des religieux, le P. Valorga, envoyé de la Propagande romaine, fut frappé, en cherchant à arrêter les agresseurs, d'un coup de poignard qui paraissait d'abord être mortel. Mais celui dont il explique avec tant de zèle la doctrine dans ses prédications arabes, l'a sauvé, et aujourd'hui il est debout, prêt à recevoir d'autres blessures.

Quelle a été la cause de ce réveil inattendu du fanatisme? Serait-ce une réaction populaire contre l'intervention diplomatique anglo-française qui a obtenu l'abolition de la peine capitale infligée aux *mourlades*, ou rênégats revenant à la foi chrétienne? Les provinces exprimeraient-elles ainsi leur opposition au nouveau règlement de la capitale? Mais alors la vengeance des musulmans persécutés tous les chrétiens in distinctement, sans s'attaquer exclusivement aux catholiques. Il y a donc un autre principe mauvais et secret de résistance que dévoilera peut-être l'avenir. En attendant, il suffit de remarquer que les persécutions et les attaques se dirigent toujours instinctivement contre le catholicisme, comme vers le cœur et la seule partie vivante de l'Eglise.

La réparation d'un tort ou d'une injure, lorsqu'on a la force de l'obtenir des Turcs, sert à établir un droit qui devient ensuite une source de sécurité et de garantie. L'ambassade française, en exigeant de la Porte une satisfaction éclatante, a réussi probablement à assoier la mission dominicaine sur des bases plus solides, et à faire respecter dans ce pays le culte catholique. C'est une protestation nouvelle en faveur de la liberté de conscience, principe bien nécessaire à la Turquie, puisque la possibilité de sa réforme sociale en dépend. Tant qu'il ne sera pas proclamé comme loi universellement obligatoire, on doit, à la moindre occasion, s'attendre à des réactions de ce genre dans une partie de l'empire qui a été le berceau de la foi mahométane, et où elle a moins perdu de son intériorité native.

Ainsi, dernièrement, à Bagdad, mille hommes environ se sont rassemblés tumultueusement pour demander au Pacha l'expulsion du consul français et des catholiques. On prétextait qu'il avait insulté publiquement, dans la rue, un *Seïd*, ou descendant de Mahomet, coiffe du turban vert, marque distinctive de cette espèce de caste. Mais quand M. le consul cita le plaignant devant le tribunal, il rétracta cette accusation, disant au contraire qu'il n'avait qu'à se louer de sa conduite. Les séditeurs ne cessèrent pas de parcourir la ville durant plusieurs jours, en proférant le cri de : *Mort aux chrétiens!* et en menaçant de détruire les églises.

Dans la ville de Mardin, située au nord de la Mésopotamie, des scènes de désordre plus inquiétantes que les premières ont jeté l'effroi parmi la population catholique. Un *cheik*, ou vieillard musulman arrivé de Seri, petite ville du Kurdistan, où il exerçait l'humble profession de savetier, trouva plus lucratif et plus honorable de jouer dans sa nouvelle patrie adoptive le rôle d'inspiré et de prophète. Des personnages ont toujours abondé au sein de l'islamisme, et ils se rencontrent dans les conseils des grands ou parmi le peuple, prêts à abuser de la crédulité et de l'ignorance. La dernière bataille de Nérîb fut perdue par la sottise d'un voyant de cette espèce qui ne découvrit pas dans les astres les signes d'une conjonction favorable pour attaquer les Egyptiens. Celui-ci était surtout favorisé de communications célestes dans ses songes. Or, ce genre de superstitions est très accrédité chez les musulmans, qui admettent en principe que tout rêve dans lequel apparaît un prophète ou un autre saint de renom, est véritable et mérite créance. On le prouve par cette parole traditionnelle de Mahomet : "Celui qui m'a vu en songe, m'a vu en réalité, parce que Satan ne peut prendre ma figure. Les songes saints proviennent de la grâce de Dieu, comme les mauvais songes viennent de Satan. Celui qui ne croit pas à un songe saint ne croit pas en Dieu. Les songes saints sont le seul genre de prophétie qui restera après moi."

Notre songeur déclara donc avoir des révélations propres à relever le culte des croyants, parce qu'elles avaient pour fin d'abaïsser les chrétiens, que le gouvernement réformateur ne traite point assez bien infidèles. Elles leur interdisaient : 1. de monter des chevaux, l'âne étant assez noble pour eux ; 2. de leur défendre de sortir le *tchibouq* ou la pipe à la main; privi-

lège seulement et venable aux musulmans ; 3. de porter à leur ceinture l'épécrite, qui est le signe des lettres, le christianisme étant la religion de *Djuhiliel* ou temps de l'ignorance ; 4. de jeter sur leurs épaules le manteau de laine blanche qui tempère les ardeurs du soleil d'été, car la couleur noire doit exprimer le perpétuel état de deuil des ennemis de l'islamisme ; 5. le moindre fil vert trouvé sur la personne d'un chrétien le rendait coupable de sacrilège, parce que telle est la couleur favorite du prophète.

Avec de telles ordonnances il ne fut pas difficile de trouver des délinquants parmi les malheureux *raïas*, et chaque jour ils étaient insultés, frappés et condamnés à des amendes arbitraires. Le Gouverneur de la ville, fonctionnaire tolérant et protecteur des chrétiens, ne pouvait empêcher ces excès. Entouré seulement de quelques satellites fidèles, il restait enfermé dans sa résidence s'attendant à soutenir un assaut de la part du peuple, révolté aussi contre son autorité.

Aux heures de la prière publique, le cheik, escorté de la multitude, allait à la mosquée principale, où les oraisons et les chants se terminaient par des imprécations contre les catholiques. Deux fois par semaine, le grand minaret était illuminé comme aux jours de réjouissance du Ramazan, au mois sacré. Des processions nocturnes parcouraient la ville à la lueur des flambeaux, et l'on se plaisait à traverser le quartier chrétien, où les catholiques, privés de tout secours, veillaient dans l'appréhension d'un massacre général. Le vendredi de la seconde semaine du mois d'août avait été fixé pour cette horrible exécution, et déjà le cheik était dans la grande mosquée, encourageant le peuple à la guerre sainte. Il avait surtout dénoncé à ses fureurs les RR. PP. Capucins, humbles religieux chassés de leur patrie par Espartero, cet autre ennemi des catholiques. A peu croire, les pauvres moines, déjà doublement coupables d'instruire les enfants chrétiens et de soigner les malades même musulmans qui les consultent, venaient pour conquérir le pays. Leur hospice était un arsenal rempli d'armes, et ils avaient creusé un souterrain aboutissant à la mosquée (bien qu'elle soit à l'autre extrémité de la ville), afin de les faire sauter tous par le jeu de la mine, au moment de la prière.

Tandis qu'il pérorait de la sorte, le gouverneur, pour prévenir l'exécution du complot, eut le courage de tenter une sortie avec ses cavaliers albanais, et il fit si bonne contenance qu'il dissipa le rassemblement. Il répandait à dessein le bruit que de Constantinople arrivait un renfort de troupes pour mettre à la raison. La ville était rentrée dans l'ordre, mais par suite d'une de ces fâcheuses intrigues qui trop souvent troublent la régularité de l'administration turque, et livrent l'intérieur des provinces à l'anarchie, le gouverneur fut subitement révoqué de son poste.

A son départ la terreur devint extrême parmi les catholiques. Pendant quinze jours aucun d'entre eux ne se hasarda dans la rue. Les RR. PP. durent alors renouveler devant Dieu l'offrande d'une vie dont ils sont accoutumés à faire depuis longtemps le sacrifice. Les fidèles croyaient aussi que l'heure suprême avait sonné pour eux, et, privés de toute assistance humaine, ils eurent recours à la prière. Cette arme toute-puissante de la foi acquiert, s'il est possible, un nouveau degré de force dans la bouche de la faible et innocente et délaissée. Les musulmans eux-mêmes en sont convaincus, et un de leurs poètes a dit : "La larme versée secrètement par la veuve que le tyran opprime suffit pour effacer son nom de la page de ce monde."

Le ciel les protégeait en effet visiblement, car leurs ennemis les épargèrent, et une semaine était à peine écoulée que le canon du château annonçait l'arrivée d'un nouveau gouverneur. Le cheik fut en même temps saisi d'une panique qui lui fit désertier soudain la ville.

S. M. l'ambassadeur de Constantinople n'avait déployé la plus louable fermeté pour obtenir la réparation prompte et complète des désordres de Mossoul, le sort des catholiques serait actuellement intolérable dans cette partie de l'empire, et peut-être aurions-nous à déplorer la perte des derniers restes de la race chaldéenne, tant de fois déclinée par le fanatisme musulman. La France n'a pas seulement été protectrice en cette occasion, mais libératrice, tant l'exaltation était excessive dans ces têtes peu faites encore aux idées de tolérance que la diplomatie des gouvernements amis de la Turquie, répond et popularise chaque jour dans la capitale. L'intention des hommes investis du pouvoir est de marcher dans cette voie de progrès, mais ils ont à lutter contre beaucoup de forces contraires, et il ne faut pas se lasser de les soutenir. L'éducation d'un peuple, plus encore que celle de l'individu, demande du temps et de la patience.

Le patronage des races chrétiennes doit être exercé avec persévérance et énergie. Les défendre et les conserver est la meilleure preuve que la Turquie puisse recevoir d'une alliance dévouée et sincère. La Porte comprendra un jour que la force de son gouvernement est l'unité, que prolonger l'état d'ilotisme d'une classe qui forme aujourd'hui la majorité de sa population, c'est, au moins la moitié de son corps social, le priver volontairement de ses principaux éléments de puissance, et déchoir ainsi du rang de grande nation que lui assignent sa nature et la justice.

— Extrait d'une lettre du P. de Smet à son provincial en Belgique :

Lima, 26 mai 1844.

Il y a quelque temps je vous écrivais de Valparaiso. Aujourd'hui, c'est du Pérou que je vous adresse celle-ci. Dans la crainte que vous n'avez pas reçu la première, je vous en rappelle ici la substance.

Le 28 janvier, la mer était si agitée que nous n'avons pas pu célébrer la messe, mais nous avons reçu tous la sainte communion. Nous chantions les vêpres sur le pont tous les soirs.

Le 2 février, fête de la Purification, nous nous sommes réunis le soir pour chanter des cantiques et les litanies en l'honneur de la Très-Sainte-Vierge. Jamais peut-être l'atlantique n'a retenti au si longtems de chants harmonieux à la gloire de la mère du Sauveur. Elle est notre espérance et notre consolation dans tous les dangers que nous pouvons courir.

Le 6 et le 7, nous avons eu du calme, et le thermomètre marquait 29° (88 Farenheit). Il ne s'éleva pas plus haut sur l'océan. Le 10, nous avions 10 vaisseaux en vue.

Le 13, vers 8 h. du soir, une brise légère poussa près de nous un vaisseau hollandais. Il nous approcha au son de la musique, pendant que les soldats chantaient des airs guerriers. Etrange contraste avec le chant des litanies de la Sainte Vierge, que nous récitons au même moment. Nous l'avons hélé. Il nous cria "de Rotterdam à Batavia." Nous avons répondu "d'Anvers à Valparaiso."

Le 14, nous étions près de la Ligne. La nuit, les marins poussèrent trois hurras en l'honneur de Neptune. On mit le feu à un baril de goudron qu'on appela le feu de Neptune. Bientôt après une grosse voix, venant du haut du grand mât, demanda : capitaine, combien avez-vous de passagers ? — Il répondit : douze. Qu'ils le tiennent bien. — Il répartit, je suis l'envoyé de Neptune ; demain il viendra en personne leur administrer le baptême."

Le lendemain matin un cri se fit entendre : Neptune ! Neptune ! Nous accompagnons le capitaine sur le pont pour rendre nos hommages à la majesté des mers et à sa cour. Nous trouvons le Dieu marin dans un accoutrement que quelques-uns auraient pu prendre pour celui de Paton. Ses courtisans l'entouraient dans un grotesque appareil. Ils étaient tous barbouillés de goudron. La prétendue divinité commença par promettre au capitaine un heureux voyage. Après quoi se tournant vers moi, il voulut me soumettre à l'opération du rasoir. Comme supérieur des passagers, je promis de les traiter pour tous les autres. Il insista pour nous raser séparément. Un dialogue animé commença entre nous. Enfin, il me dit tout bas qu'il ferait cela décrement et me supplia de ne pas priver les marins de leur seul plaisir. Son bassin était une cuve, sa serviette un morceau de voile, sa main lui servait de brosse et un couteau de bois complétait son équipement. Après l'opération, je me retirai, sachant ce qui allait arriver. Mes compagnons sont appelés l'un après l'autre sur le tabouret du barbier. A un signal donné, Neptune ordonna le baptême, et un déluge d'eau tomba sur eux. Les sœurs, exemptes de prendre part à cette cérémonie, furent témoins de cette scène comique. Vint ensuite un combat aqueux entre les matelots. Tous les haquets furent mis en réquisition. Ils les emplissaient et ils les vidaient avec une dextérité admirable. Enfin épuisés de fatigue, tous se retirèrent. Quelque tems après ils reparurent dans leur plus beaux habits et jouèrent toutes sortes de bouffonneries. Tout se termina par un souper extraordinaire et une gratification pour chaque matelot.

Il n'arriva rien de remarquable jusqu'au 16, que nous fûmes en vue des îles Falkland. Trois jours après nous fûmes étonnés de nous trouver près des îles Shetland, au sud. Pendant la nuit du 20, deux immenses glaçons passèrent près de nous. Ils s'élevaient à 100 pieds au-dessus de la surface des eaux. Bientôt après nous vîmes les rochers volcaniques, après Greenwich et les récifs de St. Ildefonse et de St. Diégo. Peu de jours ensuite nous étions assaillis par une tempête violente qui déchira nos voiles, et notre vaisseau devint le jouet des vents et des vagues. A peine commençons nous à respirer que nous nous trouvâmes dans un danger plus grand encore.

Une brise forte s'éleva et nous poussa directement sur les côtes que nous apercevions. Le danger était imminent. On ne pouvait plus gouverner. Tous sur le pont sans oser respirer, nous avions les yeux fixés sur les horribles rochers qui bordent la Patagonie. Nous attendions en silence l'accomplissement des desseins de la divine Providence. Je me hâtai de descendre à la cabine des sœurs pour les avertir du danger et leur offrir le secours de mon ministère. Elles étaient occupées à implorer la protection du ciel par l'intercession de la Très-Sainte-Vierge. Vous croirez naturellement qu'à la nouvelle du danger, elles exprimèrent leurs appréhensions par des sanglots

et des cris de détresse. Tout au contraire, avec le sourire sur les lèvres, et une paix inaltérable sur la figure, fruit d'une conscience pure et d'un cœur enflammé d'amour pour Dieu, elles me disaient qu'elles n'étaient pas effrayées et qu'elles s'abandonnaient entièrement à la volonté de Dieu. Je revins sur le pont. Le vent changea subitement et nous éloigna des côtes.

Nous entrâmes dans le port de Valparaiso le 12 avril à six heures du soir. Nous ne descendîmes à terre que le lendemain. L'aspect de la ville est pittoresque. Construite sur une côte élevée elle présente la forme d'un amoncellement de rochers semi-circulaire le long du rivage. Cette vue était d'autant plus agréable pour nous que depuis 3 mois nous étions confinés sur le vaisseau, et nous n'avions vu que le ciel et la mer, si vous exceptez quelques rochers stériles et d'horribles rochers.

Le lendemain de bonne heure, j'entrai dans la ville pour trouver un logement pour notre compagnie. Je revins bientôt avec la bonne nouvelle que quelques Jésuites se trouvaient à Valparaiso pour y donner des exercices spirituels, et une communauté de dames françaises de l'ordre de Piepus invitèrent les sœurs de Notre-Dame à loger chez elles. Grande fut notre joie à vous en touchant un sol américain, mais elle fut encore plus grande celle avec laquelle on nous accueillit dans nos logements respectifs. Rien ne peut exprimer les bontés et les attentions dont nous fûmes tous l'objet. Les Pères de l'ordre de Piepus ont aussi un établissement dans cette ville. Depuis plusieurs années ils y ont une école et rendent de grands services à la Religion.

Le mardi, 16 avril, j'allai à S. Jago, capitale du Chili, avec le R. P. Gomila, supérieur des Jésuites de ces missions de la S. Landan. Nous avions deux voitures et chacune deux chevaux, dont un était monté par le postillon. Un autre conducteur à cheval nous aidait dans les endroits difficiles. Quatre chevaux de réserve nous suivaient ou nous précédaient sans licou ni bride, et ne s'éloignèrent pas de nos voitures depuis Valparaíso jusqu'à S. Jago, distant de plus de 90 milles. Une partie de la route ressemble à celle de la Simplon et est très fréquentée. Nous passâmes au milieu d'un grand nombre de wagons attelés chacun de 6 ou 8 bœufs, et de troupeaux de chevaux, de mulets, d'ânes, tous chargés de marchandises. Nous traversâmes deux chaînes de montagnes qui se heurtent aux cordillères. Les deux principales passages, remarquables par leur élévation, sont appelés *Cerra-Puerta* et *Questa de Zapato*. Nous fîmes halte pour la nuit dans un petit village nommé *Cura-Cavi*.

L'aspect général de la contrée entre les deux cités ressemble un peu aux montagnes rocheuses, mais le sol est extrêmement aride. Le lendemain nous franchîssions la deuxième chaîne par le passage du *Prado*, et nous traversions le torrent du même nom à gué, car les ponts ne sont pas d'usage dans ce pays. Il pleut rarement au Chili et quand les torrents sont gonflés par la fonte des neiges ou la pluie du ciel, les communications sont interrompues pour quelques jours.

La ville de Santiago est située dans une délicieuse vallée aux pieds des monts Maipocho à 2410 pieds espagnols au-dessus du niveau de la mer. Elle fut fondée en 1541 par Don Pedro de Valdivia. Ses magnifiques édifices, ses établissemens publics, son commerce et sa population s'élevant à plus de 100.000 âmes, et croissent chaque jour, la rendent une des principales villes de l'Amérique du Sud. Elle est entourée par des montagnes qu'on appelle la couronne de Santiago. Au-delà on aperçoit les sommets des andes couverts de neige éternelles. Les rues de la ville sont larges et arides. La vaste place publique est ornée d'une fontaine magnifique où on voit la liberté couronnant une statue qui représente le pays. Les principaux édifices sont le palais du gouverneur, l'hôtel des monnaies, le palais archiépiscopal, la belle cathédrale (elle n'est pas encore achevée), l'église des Jésuites et leur collège. Il y a en outre dix autres belles et grandes églises. Avant la suppression de la société, nous avions ici quatre maisons. Maintenant on y compte deux couvens de Dominicains, deux d'Augustins, trois de Franciscains et deux de Religieux pour la rédemption des captifs. Il y a huit couvens de religieuses. Les Dames de Piepus sont les seules qui aient un pensionnat de jeunes personnes, sur le même pied que celui de Valparaiso. Elles donnent une éducation accomplie aux enfans des premières familles de la contrée ; elles ont en outre une école gratuite pour près de 300 enfans des classes inférieures de la société. Le peuple montre un excellent caractère et de très bonnes dispositions. Il est très attaché à la religion de ses pères. Le gouvernement prospère, grâce à la paix et à la sagesse d'une bonne administration. Il étend sa sollicitude sur les Aconcagos, tribu sauvage au-delà de la rivière Bobio au sud, aux confins de la Patagonie. On a déjà pris des moyens pour faire participer aux bienfaits de la loi ces peuplades si longtems infidèles, mais qui montrent de si heureuses dispositions pour répondre au zèle des missionnaires. S'il plaît à Dieu, ils ne tarderont pas à les visiter.

Valparaiso par son commerce et sa population de 40 mille âmes est regardée comme la seconde ville du Chili. Ici comme à Santiago, les constructions sont en briques et à un seul étage à cause des tremblemens de terre fréquens et violens dans cette contrée. Les pauvres qui sont très nombreux, habitent des cabanes formées de feuilles et de branches d'arbres. L'intérieur de la maison des riches rivalise en magnificence avec les somptueuses habitations de la noblesse européenne. Vous connaissez la topographie de la république. La beauté de son ciel, son climat tempéré, la fertilité

tié de son sol, la fait regarder comme la plus délicieuse contrée du monde. Le printemps commence en septembre, l'été en décembre, l'automne en mars et l'hiver en juin. Depuis le commencement du printemps jusqu'au milieu de l'automne le ciel est toujours serein. Les pluies tombent vers la fin d'avril et continuent fréquemment jusqu'au milieu de septembre. Dans la province de Quinquimbo il ne pleut que deux ou trois fois par an et seulement pendant quelques heures. Dans les provinces de Santiago, de Aconegoua et de Colcha il pleut jusqu'à trois ou quatre jours de suite. Viennent après douze et quinze jours de beau temps. Les pluies sont abondantes à proportion qu'on s'avance au Sud vers l'île de Chiloe. Dans le Nord une abondante rosée qui dure toute la saison des chaleurs, supplée à la disette de pluie. La température qui varie avec la saison est favorable à la santé.

Le 3. le mai, nous quittâmes Valparaiso avec un vent excellent et huit jours après nous atteignîmes le sol de Lima. Nous découvriâmes la ville de loin, ainsi que le pays de Callao, situé sur la côte, à 2 lieues de la capitale. Le P. Gomila offrit de nous accompagner et de nous servir d'interprète parce qu'il parle le français et l'espagnol. Avec lui j'entrai dans la ville pour trouver des logements convenables. Cette ville très étendue contient 40 mille âmes. Le peuple fut bientôt averti de l'arrivée des Jésuites. Ils accoururent en foule nous baiser les mains. Un vieillard vénérable s'écria en nous voyant : ô mes Pères ! que je suis heureux de voir mes vœux accomplis. Vous êtes les premiers Jésuites qui mettez le pied dans cette contrée depuis la suppression de votre ordre. Dieu soit loué ! Je serais encore plus heureux si vous restiez avec nous. Nous logeâmes chez un prêtre respectable nommé Mathieu Aquilino. Le lendemain nous présentâmes nos hommages à l'Évêque Mgr. Luapizaro, que l'on a présenté à Rome comme successeur du d'or archevêque. Il nous montra beaucoup d'affection et nous parla avec grande estime de notre compagnie. Après avoir visité les églises et les principaux établissements de la ville, il fallut préparer notre retour à Callao. *Domibus* à cinq chevaux que j'avais loués pour nous conduire du port à Lima, nous attendit près d'une demi-heure. Le peuple vint de tous les quartiers pour nous voir et la voiture fut bientôt environnée par une troupe très nombreuse. Des mères et parmi elles des dames de distinction, fondaient la foule pour nous présenter leurs enfants, baisaient leur main et le voile des sœurs, et nous conjuraient de rester et de nous établir au milieu d'eux. Les hommes, de leur côté, nous donnaient les plus grandes marques de respect. Tout le long de la route ce furent les mêmes témoignages d'attention et d'estime. Le peuple est porté à agir ainsi par la conviction où il est que l'éducation de la jeunesse est négligée dans cette contrée, et il en sent fortement le besoin. Les sœurs trouvèrent à Lima leur logement dans l'ancien couvent des Carmélites converti en auberge pour les étrangers. La foule orna dans l'établissement après elle. Pendant quatre ou cinq jours elles furent accablées de visites du matin jusqu'au soir. Les familles les plus respectables vinrent avec leur interprète et c'étaient à qui leur manifesterait plus de respect et d'affection. Elles furent obligées d'accepter trois voitures dans lesquelles, accompagnées de dames de la plus haute distinction, elles visitèrent les églises et les autres établissements. Quand elles descendaient qu'importe part, le peuple accourait autour d'elles, les suivait dans les églises, baisait leur main, et leur voile. Ces pauvres sœurs recevaient avec répugnance tous ces hommages, mais elles en étaient remplies de consolation. Qui sait si ce n'est pas dans les desseins de la Providence un moyen pour ce peuple si bon l'obtenir l'objet de ces vœux.

Il n'y a pas un seul ordre religieux dans cette ville qui consacre ses soins à l'instruction du peuple. J'ai été avec mes compagnons loger dans l'ancien collège de la société appelé collège de St. Paul, où nous occupâmes tous la même chambre. Cet établissement est immense et occupe toute une île de la cité. Il est divisé en quatre bâtiments carrés, ayant chacun une cour au milieu d'eux, et soutenu par une double colonnade. Le toit est placé comme dans toutes les maisons et les églises de Lima. Il n'y tombe jamais de pluie. A une certaine distance de la ville les dômes nombreux lui donnent un aspect imposant, mais dans l'intérieur tous ces édifices qui paraissent sans toit, ressemblent à des ruines. Les rues sont tirées à angle droit et pavées avec des pierres rondes. Elles sont traversées par de longs conduits qui charient toutes les immondices à la rivière de Lima qui divise la capitale. Une des plus grandes curiosités de Lima c'est le marché à fruit, où l'on voit toute l'abondance et la variété des productions des tropiques. Il y a 72 églises dans l'enceinte de la cité, en comptant celles des maisons religieuses qui sont nombreuses. La cathédrale, édifiée dans le style du seizième siècle, est magnifique. Sa façade est sur une vaste place publique, où se trouve aussi le palais de l'archevêque.

Pérou ! cette terre d'or et d'argent, avec son sol fertile, sa température et son climat très sain, était autre fois le paradis terrestre de l'Amérique du Sud. Et maintenant c'est le pays le plus pauvre et le plus misérable. Son commerce languit ; l'éducation des enfants est négligée ; les officiers vendent leur fidélité et passent d'un drapeau sous l'autre ; l'ambition et la perfidie des chefs ont épuisé le trésor ; les gouvernements sans patriotisme ne cherchent que leur intérêt et oppriment le peuple. Voilà l'état des choses au Pérou, et il est à craindre qu'il ne devienne pire encore à l'avenir.

Nous partons aujourd'hui (16 mai). Nous espérons arriver au fort Vancouver en Colombie dans quarante jours, et la embrasser les Pères qui viennent du Missouri...

Votre très-humble serviteur en J.-C.

P. J. DE SMET, Soc. J.

BULLETIN.

Convocation du Parlement. — Elections.

Un extra de la *Gazette Officielle*, de lundi dernier, publie la proclamation qui convoque le prochain Parlement. L'ouverture en est fixée au vingt-huit du courant, pour la DÉPÊCHE DES AFFAIRES. Il est à espérer que les mesures importantes qui avaient été préparées pour la dernière session, seront conduites à une heureuse fin. Car il n'est pas à présumer que les différents partis veuillent faire triompher leurs opinions aux dépens des intérêts généraux du pays. Ce n'est point en arrêtant la marche du gouvernement que nos affaires peuvent prospérer. D'ailleurs, l'expérience nous a appris jusqu'à présent l'inutilité de cet expédient pour améliorer notre sort. Nous croyons même qu'il a produit plus de mal que de bien. Car il faut que le gouvernement marche. On a déjà vu ce qui est arrivé quand on a voulu l'arrêter, et nous ne croyons pas qu'on puisse réussir mieux dans une seconde tentative. Les circonstances ne nous paraissent pas plus favorables, et nous serions même tenté de croire qu'elles le sont moins. Notre position d'ailleurs ne doit pas nous permettre de faire plus et mieux ici, que dans la mère-patrie ; et pourtant nous avons vu dans le dernier Parlement Impérial, plusieurs membres modifier leur sentiment et en faire même le sacrifice plutôt que d'entraver la marche des affaires. Nous avons ici plusieurs mesures urgentes dont la passation est attendue avec impatience par tous les partis, et nous croyons que ce serait rencontrer les vœux du pays que de leur donner une solution, avant que de s'occuper des questions qui divisent la province et sont de nature à amener soit une dissolution soit une prorogation du Parlement. Du nombre de ces mesures, nous pouvons citer le bill d'éducation, dont le besoin se fait si grandement sentir, par les efforts que le pays a faits pour profiter des allocations de la Législature, malgré l'impossibilité de pouvoir exécuter la loi. Nonobstant ces difficultés, nous voyons que déjà près de 1,500 écoles sont en opération. On dira peut-être que c'est en grande partie au zèle et aux efforts de M. le surintendant de l'éducation que nous sommes redevables de ces heureux résultats. Nous sommes loin de vouloir diminuer son mérite ; mais nous devons aussi observer que si M. le surintendant n'avait pas rencontré un grand nombre de personnes disposées à favoriser ses louables efforts, la loi existante n'aurait été guère propre à le faire réussir. Nous irons plus loin, et nous dirons que si M. le surintendant a déjà tant fait avec une loi inexécutable, il y aurait bien autre chose à espérer si nous avions un bon bill d'éducation, et que plus M. le surintendant est zélé et habile, plus on doit s'empresser de lui fournir les moyens d'avancer l'œuvre. Car on sait que ce sont toujours les commencements qui sont les plus difficiles en cette matière, et que puisqu'on voit la chose entre bonnes mains et bien partie, on ne doit pas négliger une circonstance si favorable et la paralyser par des délais ou des entraves. Nous croyons devoir, avant de finir ces lignes, présenter, relativement au projet du bill d'éducation que nous avons sous les yeux, une observation qui nous paraît mériter quelque attention. C'est une vérité reconnue que, plus il y a de complication dans une machine, plus elle est difficile à ajuster et à co-ordonner, et plus elle est sujette à se déranger. Nous sommes donc tenté de croire que la multiplicité des clauses qu'il faut remplir, pour mettre à exécution le bill projeté pour les écoles primaires, sera un obstacle considérable à sa mise en pratique, et nous craignons qu'elles n'en paralysent encore le bon effet par son exécution difficile et quelquefois impossible. Il nous semble qu'il y a moins d'inconvénient à laisser la loi sujette à quelques abus dans son exécution, que de vouloir parer à tous par une multiplicité de clauses, qui la rendent presque impossible et l'exposent à l'enfreindre à chaque instant. Car quelque précaution que l'on prenne, on parviendra difficilement à tout prévoir, et dans le cas où on y parviendrait, ceux qui auraient été disposés à chercher des subterfuges pour tromper, ne reculeront pas s'il ne s'agit que de violer la loi. Ainsi, ceux qui auront de bonnes intentions pourront être retenus par les difficultés ou l'impossibilité, tandis que les autres, plus hardis, ne craindront pas de passer outre et de la violer. Il est donc plus à craindre que de trop nombreuses formalités n'arrêtent moins les fraudes que les bonnes intentions, et qu'elles ne soient plus nuisibles qu'utiles.

Nous avons annoncé dans notre dernière feuille que nous espérons donner aujourd'hui à nos lecteurs la liste complète des élections ; mais comme

Il y en a encore deux qui ne sont point connues, nous attendrons au prochain numéro. Chacun des partis se flatte toujours d'avoir la majorité. Voici les élections dont la connaissance nous est parvenue depuis mardi dernier.

Bas-Canada.

Stanstead.—M. McConnell. (c)

Haut-Canada.

Simcoc.—M. P. B. Robinson. (c)

Essex.—Col. Prince. (o)

London.—M. Lawrason. (c)

Norfolk.—Dr. Powell. (o)

Leeds.—M. O. R. Gowan. (c)

Lincoln. N. R.—M. Merritt. (o)

Frontenack.—M. Smith. (c)

Lanark.—M. Cameron. (o)

Carleton.—M. Johnson. (c)

Nous empruntons à la *Minerva* d'hier soir, les nouvelles d'Europe suivantes : Le steamer *Hibernia*, capitaine Byne, arrivé à Boston, samedi dernier, nous apporte les nouvelles d'Europe suivantes, plus récentes de sept jours : *Angleterre.*—Le Roi des Français, après avoir été reçu d'une manière conforme à sa dignité, par la Reine d'Angleterre, est retourné sain et sauf en France.

M. Everett, le ministre Américain, après une absence de quelque temps, est de retour en Angleterre.

M. Clermont, le nouveau chargé d'affaires américain pour la Belgique, est arrivé à Bruxelles. La demande faite par les États-Unis de laines de la Belgique pour être transportées en Chine, a fixé l'attention des manufacturiers des Pays-Bas, et leur a suggéré la réflexion s'ils ne feraient pas mieux de les transporter eux-mêmes en Chine, et d'avoir du thé en échange.

Louis-Philippe est de retour en France. L'ordre de la jarretière fut conféré à ce monarque au château de Windsor, que Sa Majesté quitta le 12 octobre, accompagné de son fils et de M. Guizot. Un malheur attendait le Roi des Français à Douvres. Une maison de la station prit subitement en feu, et les flammes la consumèrent quand le Roi en sortit. Louis-Philippe arriva sain et sauf à Calais avec son épouse la Reine des Français qui l'attendait à Treport.

On annonce le trépas de la Duchesse de Marlborough.

Irlande.—Le 16 octobre dernier, on fit lecture à la séance hebdomadaire de l'association du Rappel, d'une lettre de M. O'Connell dans laquelle il s'efforça de démontrer que les Irlandais catholiques n'ont jamais ambitionné de supériorité civile ou religieuse sur les protestants; et témoigne son désir de voir concilier les deux partis.

France et Algérie.—Une lettre écrite d'Oran en date du 21 septembre, annonce que tout était calme sur la frontière, et que l'on n'entendait plus parler d'Ab-el-Kader, qui était encore à Maroc.

Espagne.— quoique la paix régnât encore à Madrid, vers le 8 octobre dernier, un grand excitation y régnait cependant.

Pologne.—Il paraît qu'environ vingt étudiants ont été arrêtés à Varsovie sans accusation d'être membres de sociétés secrètes.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ANGLETERRE.

—Nous avons déjà fait mention de la consécration solennelle de la nouvelle église de Nottingham. Après la cérémonie, on servit une collation à laquelle présidait le comte de Shrewsbury. A la fin du repas, Mgr. Wiseman prit la parole. Après un éloge bien mérité du célèbre architecte, M. Pugin, qui a dirigé les plans et les travaux des trente-quatre nouvelles églises catholiques érigées durant ces six dernières années dans les principales villes de l'Angleterre, le prélat ajouta : " Si Dieu conserve la vie à cet illustre architecte qui a fait revivre dans nos temples l'ancienne et majestueuse architecture gothique, j'espère voir un jour l'Angleterre convertie d'églises construites sous sa direction d'après l'ancien modèle... Vingt autres églises, construites en divers lieux par d'autres architectes, ce qui fait un nombre total de cinquante-quatre églises érigées durant ces six dernières années, et qui rivalisent, par leur élégante architecture, avec les plus beaux édifices publics qu'on voit dans nos plus grandes cités, telles que Londres, Manchester, Liverpool, Birmingham, etc., etc. L'église consacrée aujourd'hui est la plus grande de celles érigées jusqu'ici dans le royaume; et lorsque l'église Saint-Georges, à présent en construction à Londres, sera finie, elle sera, après celle de Saint-Paul, la plus grande et la plus belle qui existe dans cette cité. Il est vraiment étonnant que de si grandes choses aient pu être accomplies dans un si court espace de temps; et nous ne devrions pas passer de rendre des actions de grâces à la Providence pour de si grands bienfaits; outre cela, durant ces trois ou quatre dernières années, on a érigé, en divers lieux, sept nouvelles maisons religieuses de femmes. Personne n'a encore rendu compte des communautés religieuses établies dans le pays durant ces six dernières années. Il y a été fondé dix-neuf communautés de Nonnes, presque toutes appartenant à des ordres différents de ceux déjà auparavant établis dans le pays, et neuf maisons d'hommes appartenant à

divers ordres religieux; en tout vingt-huit nouveaux établissements religieux dans le court espace de six ans. Durant quelques années écoulées, neuf ministres de l'Eglise anglicane ont embrassé la foi catholique, et un assez grand nombre de jeunes protestants, étudiants dans les universités et se destinant à devenir ministres de la religion établie, ont aussi fait abjuration, et se sont rendus dans nos séminaires comme candidats pour le sacerdoce catholique... C'est aussi une chose bien digne de remarque que le changement qui s'est opéré dans l'esprit de la population en faveur des catholiques. Là où nous ne rencontrions auparavant que mépris et insultes, nous ne trouvons maintenant que respect et honneur. Il n'y a que peu d'années que nous n'aurions pas osé nous réunir comme nous le faisons en ce jour. Nous n'aurions pas pu traverser la ville dans nos habits ecclésiastiques; nous n'aurions pas pu faire processionnellement le tour de nos églises, comme aujourd'hui, au milieu d'un concours immense de peuple, sans être exposés à des invectives insolentes, à des insultes grossières, et peut-être à des voies de fait."

—Le *Standard*, dans un article de quelque étendue, blâme le langage que plusieurs écrivains ont tenu, dernièrement au meeting de la Société des Missions de Londres. Pourquoi, dit-il, convertir le zèle pour la propagation de l'Evangile en un prétexte de manifestations politiques sur un sujet (l'affaire de Taïti) qui a déjà causé trop d'irritation, et qui, sans la modération et le bon sens des gouvernements de France et d'Angleterre, aurait pu le prélude d'une guerre pendant laquelle la Société des Missions aurait vu nécessairement ses efforts paralysés sur un grand nombre de points où elle se promet les meilleurs résultats. Une réparation honorable et suffisante a été exigée (exacted) pour l'outrage fait à M. Pritchard, réparation qui a le double avantage de satisfaire son amour-propre et de l'indemniser pécuniairement du dommage qu'il a souffert. Que signifient dès lors ces expressions: " La Société est décidée à assurer l'indépendance de Taïti! La Société des Missions se propose-t-elle de se substituer au gouvernement de l'île? ou a-t-elle l'intention de faire, de son propre chef ou pour son propre compte, une guerre au petit pied, pour en expoiser les autorités françaises? Ce serait du temps perdu, puisque, de l'aveu même de plusieurs organes influents de la presse française, Taïti ne vaut pas les dépenses d'argent et autres auxquelles les Français sont astreints pour conserver cette embarrassante possession.

ESPAGNE.

—Le *Freeman's Journal*, organe du clergé catholique en Irlande, publie une protestation solennelle, signée par 13 évêques et 5 à 600 prêtres, leurs surordonnés, contre les dispositions du bill relatif aux donations charitables. Ils déclarent qu'ils s'opposent, par toutes les voies légales et constitutionnelles, à la mise en vigueur de ce bill.

PORTUGAL.

—On écrit de Lisbonne, le 16 septembre:

" J'ai la douleur de vous annoncer la mort de Mgr. D. Francisco-Alexandre Lobo, évêque de Vizeu. Ce respectable prélat, le doyen des évêques de l'Eglise portugaise, dont il a été un des plus beaux ornemens, était parti de Paris le 10 juin pour se rendre à Lisbonne et solliciter du gouvernement portugais sa réinstallation sur son siège, dont il avait été éloigné de fait par le gouvernement, à la suite des événements de 1834. Le dernier souhait du prélat était de finir ses jours au milieu de son troupeau, dont il ne parlait toujours de la manière la plus affectueuse.

" Le mémoire de Mgr. l'évêque de Vizeu avait été présenté au Gouvernement, et l'on attendait l'ordonnance de réinstallation.

" Cependant le prélat avait déjà éprouvé à Paris, pendant l'hiver, quelques atteintes d'un mal qui inspira des craintes au médecin. Mais ces craintes s'étaient à peu près dissipées et l'évêque, rendu à ses anciens habitudes, parut en état de supporter le voyage; il se mit en route les yeux toujours tournés vers son troupeau.

" Les fatigues inévitables du voyage, celle de recevoir les compliments d'une multitude de personnes qui s'empressaient de rendre visite à un prélat dont tous les honnêtes gens du Portugal reconnaissent les grandes et rares qualités; celle de répondre à des lettres qui lui furent adressées de toutes les parties du royaume, et spécialement de son clergé; et enfin la différence du climat et des aliments, les chaleurs excessives, et surtout son grand âge, firent empirer la maladie; après deux mois de dépérissement progressif, le prélat succomba à une hydropisie générale le 9 septembre, à une heure après midi. Il s'est éteint de la mort du juste et du sage, après avoir reçu tous les sacrements de l'Eglise, demandés par lui avec le courage du chrétien et de l'évêque. Il a fait de tout son cœur le sacrifice de sa vie à Dieu.

" La tranquillité de cette mort a laissé dans les pleurs et l'admiration toutes les personnes de sa maison et ceux de ses amis qui se trouvaient présents. Mgr. Lobo était né à Beja, dans la province d'Alentejo, le 14 septembre 1763, et avait été consacré le 16 juillet 1820, à Lisbonne. Ses vœux mortels ont été embrassés le 10; ses obsèques, présidées par Mgr. l'évêque résignataire de Cabo-Verde, ont été célébrées le 11, et le corps, déposé d'abord dans l'église des religieux de Saint-François, appelés Flaméniens, sera conduit au caveau des prédécesseurs du prélat, selon les désirs exprimés par lui dans son testament.

" Mgr. l'évêque de Vizeu était un prélat distingué par sa science, par sa fermeté et le talent de son administration, soit comme évêque, soit comme ministre de la justice ou de l'instruction publique. Il fit beaucoup de réfor-

mes dans la branche du gouvernement qui lui était confiée, et se montra toujours un homme supérieur. Quoiqu'il fût au niveau de toutes nos connaissances, il travailla cependant sans relâche, pendant les six ans qu'il a vécu en France. Il ne laissait passer aucun ouvrage offrant quelque intérêt sans en prendre connaissance."

RUSSIE.

—On écrit de Saint-Petersbourg que, sur un rapport du ministre de l'Instruction publique, l'Empereur a donné l'ordre d'envoyer en Allemagne bon nombre de diplômés de ses universités, pour se former, aux universités étrangères, à la carrière de l'Instruction publique. L'empereur a recommandé à son ministre de prendre en considération, dans le choix des sujets, ni les leurs talens que la fermeté de leurs principes religieux et politiques, de peur qu'ils ne viennent à en adopter et à en importer en Russie de contraire au système gouvernemental. Cette recrue de jeunes professeurs, qui dispensera de l'inconvénient jusqu'ici réputé nécessaire, de faire venir des professeurs d'Allemagne, servira à la russification des provinces allemandes de la Baltique, où l'élément allemand, sans cesse ravivé par les savans allemands que l'on y faisait venir, résistait jusqu'à ce moment à toutes les tentatives russes que l'on y introduisait par d'autres voies.

Un nouvel orage gronde sur les provinces polonaises de l'empire. L'empereur a été informé du retour spontané d'un assez bon nombre de paroisses anciennement grecques-uniées, à leur confession primitive. Dans son indignation, il a ordonné de traiter les *relaps*, prêtres et laïques, suivant toutes les rigueurs de la loi. Le refus du Saint-Siège de confirmer la récente nomination d'un évêque de Kalich ou de Mazovie est encore venu augmenter sa colère. Il a fait appeler l'évêque à Saint-Petersbourg, et l'a fait admettre d'autorité parmi ceux qui siègent au collège ecclésiastique catholique. Il n'est pas même impossible qu'il ne le fasse sacrer par *oukaze*, si, comme la chose n'est que trop à craindre, il trouve un ou plusieurs évêques catholiques assez lâches pour se prêter à cette criminelle profanation.

—M. le comte Pratassof, président du Saint-Synode de Petersbourg durant son séjour à Rome, profèra sans doute beaucoup de l'esprit de modération et des intentions bienveillantes de son gouvernement envers les catholiques. Aux preuves du passé, il peut ajouter celle-ci plus récente, c'est que le Saint-Synode vient de transmettre aux RR. PP. missionnaires de la Georgie l'avis de sortir de l'empire, à moins : 1^o. qu'ils ne se fassent sujets russes ; 2^o. qu'ils ne s'engagent à cesser désormais toute relation avec le Saint-Siège.

PERSE.

—Continuons à suivre les scènes et les différens actes du drame religieux qui a pour théâtre la Perse, pour principaux acteurs nos missionnaires catholiques et les envoyés de la Propagande américaine, sans parler de l'agent diplomatique de la Russie, caché dans les coulisses et faisant jouer malicieusement le ressort de ses intrigues. Il est difficile encore de prévoir le dénouement ; mais le public a déjà compris deux choses : premièrement qu'il n'est pas si commode de chasser les Français d'un pays, bien qu'ils y exercent un ministère de paix et d'arbitrage, parce que sentant la justice de leurs droits, ils les défendent courageusement, et que, traînés à la frontière, ils peuvent encore pas à pas comme des braves et avec les honneurs de la guerre ; secondement, que la victoire injustement acquise est peu solide et fatale au vainqueur.

En effet, MM. les Américains, après avoir obtenu l'expulsion violente de M. Darnis, dispersé ses confrères et jeté la terreur parmi les fidèles du canton d'Ourniah, à force d'amendes et de coups de bâton, se croyant enfin délivrés de la concurrence redoutable des catholiques, ont tenté leur petit coup d'Etat. L'expression convient assez, car ils regardent la fertile vallée d'Ourniah comme le royaume de leur évangile, ou, si l'on veut, comme un ciel acheté réellement très cher par les sacrifices d'argent qu'ils imposent depuis dix années au Comité de Boston ; quant aux pauvres Nestoriens, ils n'ont que trop bien compris qu'ils étaient traités par ces Messieurs en vaseaux. Voici les faits :

MM. les missionnaires américains ont fait savoir dans le courant de juillet aux *mélîks* ou maires des villages de la plaine, aux desservans des églises, aux maîtres des écoles et à tous ceux en qui ils supposaient du dévouement, qu'ils vinssent à un *meeting* spirituel pour entendre une communication importante. Le curioité attirera le plus grand nombre des invités ; les autres qui reçoivent des encouragemens et des pensions, avaient intérêt à montrer de l'empressement. Quand ils furent assemblés, le prédicateur le plus disert de la mission se leva avec l'air d'un maître courroucé et dit : "L'homme de péché (*the man of sin*, expression de l'argot mystique de ces Messieurs pour désigner les catholiques) est vaincu ; rendez-en grâces à l'Évangile et à nous. De la ville d'Ourniah jusqu'au bourg d'Ardecher nous Pavons poursuivi la verge de vengeance en main, et les temples de son culte idolâtrique ont été pris ou brûlés. Plus forts que jamais, nous méprisons les vaines réclamations des papistes, ayant à la cour du Roi le protecteur et ami puissant que vous connaissez."

Cependant, les pères français osent porter leurs plaintes devant les tribunaux du royaume. C'est assez dire quel esprit de sacrifice exige de nous la justice la plus stricte. N'oubliez donc pas ces nouvelles preuves de générosité ajoutées à tant d'autres. Que n'avons-nous pas fait déjà pour vous ? Vos quatre évêques et tout leur clergé reçoivent un honnête traitement, des écoles ont été construites à grands frais dans chaque village, et outre l'obligation ordinaire de rétribuer les maîtres, nous avons, dans vos in-

térêts, contracté la charge assez extraordinaire de payer en sus les enfants qu'ils enseignent. Parlerai-je des autres secours de toute espèce prodigués à toute sorte de gens ? Non, la pudeur de la charité retirent mes paroles... Néanmoins, sachez que depuis 1835 notre mission a dépensé 40,000 toman (480,000 fr.) !

"Il est donc temps de témoigner enfin votre reconnaissance, c'est à dire de répondre à ce qui est demandé et attendu de vous. Pourquoi tenir à des superstitions nestoriennes telles que les jeûnes, les abstinences, les pèlerinages et surtout la croyance à la présence réelle, pratiques bonnes au plus pour les catholiques ? Allons, qu'un généreux effort de la raison brise ces liens et vous unisse inséparablement à notre foi évangélique, sinon... évêques, prêtres, *mélîks*, maîtres d'école et autres protégés, craignez qu'immédiatement ne vous soient retirées les grâces de notre prosélytisme."

L'assemblée se retira silencieuse, avec le calme inquiet qui précède et annonce l'orage. Le trait de l'indignation avait pénétré au fond des cœurs. Les Nestoriens ont encore de la foi et de la conscience, malgré les erreurs et la cupidité qui dégradent leur nature ; ils n'ont pu supporter la proposition maladroite qui leur n'était si crûment le marché à la main. L'explosion de la colère a été subite. Les pères ont couru aux écoles en retirer leurs enfans, et, en quelques minutes, elles sont devenues désertes, comme la prêche de ces Messieurs, le jour du repos *sabbatique*. Celle des filles, que tenaient leurs femmes, n'a pas été exceptée, et on assure que ces dames sont inconsolables. Ce coup violent éclatait en même temps qu'une excommunication générale, lancée de Mossou par le patriarche nestorien, qui, retenu prisonnier dans la mission du consul anglais, paraît incliner vers l'anglicanisme. Aurait-il, par hasard, accédé déjà aux propositions de l'archevêque de Cantorbéry, qui, rêvant aussi la conquête des Nestoriens, veut se servir de son influence pour renverser les Américains, ses antagonistes ? L'avenir nous l'apprendra.

En attendant, cette nation onére dans la Perse un mouvement sensible de conversion, qui n'est ni pour les américains, ni pour les anglais. L'un de nos missionnaires, après le passage de M. Sartiges, n'a pu revenir à Ourniah, et il paraît que le nombre des siens augmente considérablement. Comment n'en serait-il pas ainsi ? puisque l'Église grandit surtout par la persécution.

TANGER.

—On écrit du bord même de Suffren : "Une touchante cérémonie vient de s'accomplir. L'escadre a donné aujourd'hui un nouveau témoignage de regrets aux hommes et aux enfans morts sur nos vaisseaux, le 6 août pendant le bombardement de Tanger. Un mois, jour pour jour, nous séparait déjà de cette glorieuse journée, et pendant cette période, à laquelle n'ont manqué ni l'activité, ni les périls, et où la mort a fait parmi nous de nouvelles victimes, le souvenir de ce premier combat, de ce premier deuil ne s'était affaibli chez aucun de nous.

"Tout concourait aujourd'hui à rendre complète et imposante la solennité de ce premier anniversaire. La campagne, après un mois d'hostilités glorieuses touche à son terme ; l'escadre est paisiblement mouillée dans une baie magnifique, sous un ciel éblouissant, et la religion est représentée à bord par un prêtre plein de tolérance et de bonté. Comment l'idée de célébrer la mémoire de nos morts, de consacrer leur gloire, ne serait-elle pas venue à ce ministre de paix qui versa l'eau sainte sur le cercueil de Sainte-Hélène ?

L'amiral qui présida à la translation des cendres de l'empereur ne pouvait accueillir qu'avec un respectueux empressement la pieuse idée de l'aumônier.

"Un instant les matelots sont à l'œuvre ; au pied du grand mâât un autel s'élève comme par enchantement ; le bon abbé Coqueran, qui a su se faire aimer de tous nos marins, préside lui-même à la création de cette chapelle improvisée. Des pavillons aux mille couleurs servent de tenture ; pour l'urninoire, on allume les fanoux du bord ; bientôt les mousses, transformés en enfans de chœur, portent les vases sacrés. La garde en grande tenue, se met sous les armes, et occupe l'espace compris entre l'autel et la dunette. L'équipage, en bon ordre, est debout et decouvert sur le pont ; de toutes parts des canots arrivent à bord du vaisseau-amiral, portant des détachemens de tous les états-majors de l'escadre.

Ses officiers, chapeau bas, se pressent sur la dunette ; bientôt un mouvement se fait parmi eux ; c'est l'amiral, en grande tenue, tel qu'il était le jour du combat, et qui vient assister au service divin.

"Au-sitôt un roulement de tambours se fait entendre ; le pavillon descend à demi-mât, les vergues retombent en panenue, double signe de deuil ! Le silence le plus profond succède à l'agitation, au bruit des manœuvres ; ce n'est plus un vaisseau, c'est un temple consacré. Le prêtre, revêtu de ses ornemens sacerdotaux, se dirige vers l'autel et tous, croyants ou non s'inclinent avec émotion avec respect devant ce prêtre rendant, au nom de celui qui s'est dévoué pour tous, un pieux, un solennel hommage aux pauvres enfans du peuple morts pour la France au champ d'honneur.

"Cette touchante cérémonie était à la fois radiense et sombre ; car si l'image de la mort dominait cette lugubre scène, une idée de gloire, un sentiment de juste orgueil national se mêlait à la tristesse de nos regrets. Un silence profond régnait parmi cette foule attentive et émue ; une émotion vive se lisait sur ses visages brunis qui naguère encore griaient au feu avec une si franche gaieté.

Il me serait impossible de vous donner une idée de l'impression générale qu'a produite cette cérémonie si simple et si touchante, surtout à cet instant solennel où l'équipage entier, amiral, officiers, matelots et soldats, s'inclinaient devant l'hostie sainte élevée par le pape au-dessus de tous, pendant que les soldats à genoux présentaient les armes et que les murmures de la vague, caressant les flancs du navire, et le bruit des tambours battant aux champs, troublaient seuls la majesté de ce silence. Scène sublime que le cœur seul peut comprendre, mais que la plume ne saurait décrire."

NOUVELLES POLITIQUES.

FRANCE.

— On prétend que le duc d'Aumale épousera, à Paris, à la fin d'octobre une princesse napolitaine, fille du prince de Salerne, oncle du roi des Deux-Siciles.

Cette princesse doit, ajoute-t-on, débarquer à Marseille.

— Par une lettre de Rome en date du 8 de septembre, on apprend que les dispenses de parenté nécessaire au mariage du duc d'Aumale avec la princesse Caroline de Naples, sa cousine germaine, ont été signées le 8 septembre.

— M. de Larochehoucault-Liancourt a présenté au roi des Français des adresses venues des Etats-Unis et de Londres en l'honneur du maintien de la paix universelle; le roi a répondu :

"Je suis heureux de recevoir cette adresse; je suis heureux surtout de voir que nos amis les Américains rendent justice aux mesures que je prends pour conserver la paix générale en Europe.

"Il n'y a jamais d'avantage à faire la guerre, même quand on a atteint le but pour lequel on a combattu, parce qu'en définitive on a toujours perdu plus qu'on ne gagne.

"J'ai professé toute ma vie ce principe; quand j'étais en Amérique, il y a quarante ans, on me demandait souvent de porter des toasts dans les dîners, et presque toujours je portais le vœu de la paix générale et permanente parmi toutes les nations.

"J'étais alors exilé de mon pays, et je lui souhaitais la paix et le bonheur; c'est là ce qui a commencé à me faire adopter cette bonne pensée. Je ne pouvais pas prévoir alors que je serais un jour appelé à user de mon influence et à agir moi-même en faveur de la grande cause.

"Puisse Dieu m'accorder le maintien de la paix! La guerre me semble une malédiction, et la guerre en Europe, parmi les nations civilisées, me semble un contre-sens; si les petits Etats la désiraient, nous ne la permettrions pas; et la paix entre les grandes puissances devient chaque jour plus affermie. J'espère que si ma vie est prolongée de quelques années, une guerre générale en Europe sera devenue impossible."

— Cinq pièces automatiques, chef-d'œuvre en horlogerie et en mécanique, sont exposées depuis quelques jours à Besançon. Voici la description de l'une d'elles: magnifique pièce de cinq pieds de hauteur, aussi remarquable par la richesse de ses ornements qu'elle est intéressante par ses fonctions compliquées. Elle se compose de deux magiciens en costume parfait; l'un, qui est assis au-dessus d'une ruine, tient d'une main la baguette magique, et de l'autre le livre des mystères. Une question quelconque est placée dans un tiroir; aussitôt le savant magicien cherche et lit la réponse dans son livre; il paraît être sous l'influence de puissantes inspirations, il se lève avec gravité, s'avance, et son compagnon indique de sa baguette la réponse à la question; il ferme la porte, salue et se rassied. Si, pour le metre en défaut, on ne lui adresse aucune question, il consulte cependant son livre, frappe de sa baguette sans se lever, secoue la tête d'une manière négative et reste immobile.

Plus haut, sur une saillie de rochers, des singes, qui divertissent le spectateur par leurs bouffonneries et leurs grimaces, exécutent un concert sur des instruments à vent. L'un d'eux, chef d'orchestre, lit avec attention sa musique, et, d'un rouleau qu'il tient à la main, bat la mesure avec attention et donne le signal pour commencer et finir le jeu.

Plus loin, on aperçoit deux jeunes gens qui s'abandonnent avec grâce et de la manière la plus affectueuse; leurs mouvements sont si vrais et si variés qu'ils semblent être animés. Puis c'est un joli petit oiseau avec toute sa vivacité et la souplesse de ses membres; son chant est si naturel qu'il produit l'illusion la plus complète. Puis encore (car cet automate est un monde vivant), deux chèvres qui broutent et qui ruminent, un regard sortant de sa tanière, un chien qui aboie et qui manifeste son inquiétude lorsqu'on le sépare d'un jeune enfant confié à sa garde, etc., etc.

Le mécanisme de cette admirable pièce est entièrement visible au travers de glaces qui permettent d'en examiner les fonctions compliquées.

ESPAGNE.

— D'après la correspondance du *Times*, le duc de Glücksberg serait chargé par la reine-mère de représenter à Louis-Philippe l'état alarmant des affaires en Espagne, et de lui demander des conseils. "Avant dix jours, dit cette correspondance, le fils de Don Carlos sera entré sur le territoire espagnol, ou la reine Christine en sera sortie pour jamais."

Nous croyons qu'il y a quelque exagération dans cette annonce d'une pareille conclusion aussi prochainement imminente. Cependant la correspondance du *Morning-Post* d'hier entre, de son côté, dans des détails fort précis qui ne permettent guère d'espérer que l'Espagne échappe aux agitations d'une nouvelle guerre civile.

"Depuis le commencement d'août, dit-on, il se prépare un grand mou-

vement carliste en Navarre. Des armes, des munitions, de l'argent, 6,000 pr. clamations sont préparées. Les chefs des troupes attendent le moment de se mettre à l'œuvre; 4 à 500 carlistes sont cachés à la frontière. Les efforts des polices française et espagnole sont inutiles pour découvrir les recrus des réfugiés. Le colonel José-Charia Ladron, neveu du général carliste Santos Ladron, tué en Navarre en 1833 par le général Chini *in*o Lorenzo, aura le commandement supérieur de ces 4 à 500 hommes. Les colonels Etchale et Artésa, nés en Navarre et très populaires dans cette province, sont chargés du mouvement dans la Navarre. Le général carliste Banaeda est chargé de la direction générale, mais il y a quelque temps il a reçu l'ordre de suspendre provisoirement les préparatifs. Don Carlos et ses conseillers veulent attendre un moment plus opportun.

— D'après la correspondance particulière d'un journal anglais ordinairement bien informé, une crise politique sera imminente en Espagne. Ce que nous avons nous-mêmes annoncé relativement aux inquiétudes de la reine-mère à cause de la santé de sa fille aînée, et à la tristesse à laquelle elle serait livrée, se confirme en tout point.

Il paraît aussi que déjà des dissentiments auraient existé au sein du Cabinet, par suite du refus que la jeune reine aurait fait de céder aux exigences de Narvaez. Le mécontentement s'accroît chaque jour dans les provinces travaillées par des émissaires dispersés dans toute l'Espagne.

Ce n'est pas seulement du côté des carlistes que les dangers sont à craindre; une alliance a eu lieu entre les *ayacuchos* (partisans d'Espartero) et les *progressistes*, c'est-à-dire ceux-là même qui l'année dernière ont renversé l'ex-régent. Jusqu'à présent on n'avait eu, sur les mouvements à redouter, que des données incertaines, mais aujourd'hui on va jusqu'à désigner Burgos et Santander comme les villes où l'explosion devait avoir lieu.

— Une lettre de Barcelone, en date du 20 septembre, porte que depuis la veille on s'occupe beaucoup dans cette ville d'un complot qui aurait été découvert à Majorque, et auquel on donne des proportions très graves. Les directeurs des postes, des douanes, de l'administration, le juge de première instance, le chef des pilotes, plusieurs autres employés et habitants de Majorque, ainsi que quelques individus de Barcelone qui s'étaient rendus dans la première de ces villes, ont été arrêtés et conduits à la citadelle de Barcelone. Le baron de Meer a fait partir un bataillon pour Majorque.

SUÈDE.

— On écrit de Stockholm: "L'émeute populaire qui a eu lieu dans les soirées des 28 et 29 août, lorsque le projet de loi relatif au nouveau mode de représentation nationale a été communiqué et devenu l'objet d'un singulier moyen de répression que l'on a jugé convenable d'employer. Les troupes ne furent pas appelées; elles étaient simplement consignées dans leurs casernes. Mais la police s'était fortifiée d'une masse de portefaix et d'autres gens de cette espèce qui furent loués pour cette besogne. Ces robustes champions, mêlés à la populace se ruèrent sur quiconque voudrait ou jetait des pierres; ils les corrigeaient sur place ou les traitaient en prison. Cette répression d'un nouveau genre suffit pour intimider des masses composées de jeunes gens et de garçons de métier qui, peu socieux de se commettre avec pareilles gens, se dispersaient, laissant en leurs mains leurs camarades moins ingambes qu'eux. Il y en eût 50 de conduits à la police, qui se contenta de leur imposer des amendes et les renvoya chez eux. Il se trouva parmi eux dix danseurs de l'Opéra, auxquels les jambes avaient fait défaut, et qui devinrent l'objet spécial de toutes les railleries.

"Il est remarquable que les cris de cette foule confuse avaient pour objet le clergé bien plus que la noblesse, quoique les dix ordres eussent pris la même part au projet. On prétendait que l'archevêque d'Upsal traitait une conscription contre le Roi, qu'il voulait réduire le peuple à la servitude personnelle, etc. Lorsqu'il se vit hors de danger, l'archevêque demanda une audience au Roi, qui le reçut avec la plus haute distinction et lui adressa quelques paroles gracieuses. En attendant, la minorité des Etats a formé son comité, chargé d'élaborer un nouveau projet de réforme représentative. Le Roi conserve sa position de neutre passive. On assure que la cérémonie de son couronnement est fixée au 25 septembre."

SUISSE.

— On annonce que M. Harter va terminer l'*Histoire de la Suisse*, laissée inachevée par Jean Mülller. Lui seul serait digne et capable de conduire jusqu'à nos jours cette magnifique histoire.

VALACHIE.

— Une insurrection à laquelle on prête les plus dangereux motifs a éclaté, le 18 août, dans les salines de Tégéa, en Valachie, dont les travaux forcés se placent aujourd'hui la peine de mort, abrogée dans la principauté.

Deux officiers de la troupe commise à la garde des salines furent tués à coup d'armes par deux détenus, dont l'un fut tué d'un coup de fusil par la sentinelle extérieure, au moment même où d'un coup de levier il allait abattre l'un de ces officiers. Cinq autres galériens se précipitèrent au même moment dans le corps de garde, où ils se saisièrent de fusils et de cartouches, tant que le reste de leurs complices s'armaient de tous les instruments qui se trouvaient au dépôt de la mine. S'étant rendu maîtres des officiers, ils leur ordonnèrent, sous peine d'être tués à l'instant, d'enjoindre à leurs soldats de déposer les armes; mais les braves officiers commandèrent le feu, et alors commença un véritable massacre. Dix des détenus restèrent morts sur la place, sept autres furent grièvement blessés. Un officier et trois soldats reçurent aussi de graves blessures. L'attaque commença par les tr-

des de l'hospodar a fait connaître que l'instigateur de cette révolte était l'ex-Boyard Deschu, devenu comme galérien dans la saline. Elle a dévoilé en même temps l'existence d'un vaste complot conçu par lui, et qui avait pour premier but le meurtre du prince Bibesco et de toute sa cour. D'accord avec d'autres conspirateurs serbes et bulgares, la Valachie toute entière devait être livrée aux flammes, afin d'appeler sur ce pays toute l'attention de la Porte, et à l'aide de cette diversion, procurer le soulèvement de la Bulgarie, pour l'élever en principauté chrétienne, à l'intar de la Serbie, en la plaçant aussi sous le protectorat de la Russie. Le gouvernement russe est sans doute fort étranger à des projets sortis de si bas lieux, mais l'on ne peut se dissimuler que le rôle qu'elle joue en Serbie et dans les deux autres principautés danubiennes est bien fait pour égarer les autres peuples de race slave, en leur faisant espérer, sous l'égide de la Russie, une situation pareille à la demi-libération dont jouissent ces provinces.

TURQUIE.

— La *Gazette universelle allemande* publie les nouvelles suivantes qu'elle a reçues d'Alexandrie, à la date du 25 août :

« Le nouveau consul-général de Russie, M. de Fock, récemment arrivé de Constantinople, a été reçu, avant-hier, en audience par le Pacha. Mehmet-Ali était de mauvaise humeur. Au moment où le consul entra dans la salle, il resta assis sur son divan et invita le consul à s'asseoir à côté de lui. L'entrevue fut très courte. M. de Fock fut très laconique dans son discours, et Mehmet-Ali dans sa réponse. On a remarqué, dans cette entrevue, une grande précipitation, même de la part des domestiques, qui paraissaient distraits. Un servant le café, le kachyvdje présenta la tasse de la main gauche au consul, et de la droite à Mehmet-Ali. Or, chez les Turcs, un pareil acte est considéré comme un signe de mépris, et il y a dix ans, Mehmet-Ali exila à la Mecque deux officiers de sa maison, pour avoir présenté le café de la main gauche à deux voyageurs européens qu'il estimait particulièrement. Comment donc a-t-on pu commettre une pareille méprise ? Après l'audience, le Pacha se leva en colère et marcha à grands pas dans la salle, puis il partit pour la campagne. Le consul russe n'a pas regardé un seul instant le Pacha : il a eu toujours les yeux fixés sur l'interprète. »

ORIENT.

— A l'occasion des publications du *Morning-Herald* et du *Globe* relatives à la possession de Suez et de la route des Indes par la Grande-Bretagne nous avons rappelé des faits historiques qui ne permettent pas de se méprendre sur l'attitude respective de la Russie et de l'Angleterre. Il est certain, malgré les dénégations intéressées des feuilles ministérielles et l'adhésion complaisante que donne le *Times* à ces réticences, qu'il a été question entre ces deux puissances d'un traité, ou, si l'on veut, d'un arrangement qui assurait à l'Angleterre le libre passage vers ses possessions des Indes. Mais il y a dans cette question un point de vue plus large. Toute communication obtenue par l'Angleterre vers les mers de l'Inde, quel qu'en soit le genre, doit réveiller toutes nos craintes. S'il faut se préoccuper de la création d'un chemin de fer ou d'un canal à travers l'isthme de Suez, c'est surtout parce que ce projet se rattache à des plans de politique générale et européenne qui se réaliseront rapidement si nos hommes d'Etat s'obstinent, par une illusion déplorable, à n'en pas tenir compte, et à se fier à la candeur des deux gouvernements russe et anglais. L'histoire du fameux traité de 1840 fait connaître à fond la diplomatie de ces deux Cours. Cet historique et les conséquences qu'il en faut tirer pour l'avenir, sont exposés dans un article récent du *Morning-Herald* que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs. Malgré les railleries du *Times* et du *Journal des Débats*, les assertions du *Morning-Herald* ont trop en rapport avec ce que nous savons de ce côté du détroit, des négociations du traité de 1840 et des intérêts russes et britanniques, pour que les révélations de cet organe du duc de Wellington et de lord Aberdeen ne soient pas enregistrées avec soin.

« Il est évident pour tous, dit le *Morning-Herald*, que l'empire d'Orient est à la veille de s'écrouler. L'Angleterre ne veut pas un aggrandissement territorial, elle ne convoite pas sa part des dépouilles de cet empire ; mais elle ne veut pas permettre à d'autre de s'emparer de l'Egypte et de lui barrer ses communications continuées avec les Indes anglaises. La conduite de l'Angleterre en 1840 a été l'indice de cette politique. Croira-t-on que ce traité n'avait été conclu que pour donner de l'ombrage à la France, ou que l'Angleterre aurait consenti à modifier sa politique dans l'unique but de faire plaisir à la Porte en lui rendant la Syrie ? Non, de graves intérêts étaient en jeu, et, avec le traité patent de 1840, existait sans doute une convention secrète pour la division future de l'empire ottoman et pour l'exclusion de la France du Levant. — La haute diplomatie seule était dans le secret de combinaisons. En 1840, on posait les bases d'un traité à venir, en vertu duquel, quelque événement qui arrivât dans les autres parties de l'empire ottoman, l'Angleterre s'assurerait un libre passage en Egypte et la domination de la mer rouge. Peu de temps après cet événement, l'Angleterre s'empara d'Aden, à l'une des extrémités. La possession de Suez est à la conséquence naturelle de cet acte. Il est de notre devoir de veiller à ce qu'aucun intérêt hostile ne surgisse entre nous et Alexandrie, et quelle que soit la forme, il est certain que la chose est comptée en substance. — Il est bien évident que nous nous assurerons un libre passage d'Alexandrie à Suez, et la domination de la mer rouge, par nos positions de Suez et d'Aden. Outre les intérêts de l'humanité, l'Angleterre sera toute prête à dire, quand l'ombre de trône du Sultan se sera écroulée ; Cette route est à moi... et nulle puissance au monde ne s'interposera entre moi et la grande route de l'O-

rient. — Il est évident que dans toute notre politique orientale, la France ne compte pour rien, parce qu'elle n'a pas le pied dans le Levant, et les grandes puissances sont décidées à ne pas lui en laisser prendre. Ce n'est pas avec la France que l'Angleterre doit traiter, mais avec la Russie, dont les vues sur Constantinople sont presque avouées, et avec l'Autriche, qui ne saurait rester indifférente à l'événement. Nous devons agir de concert avec la Russie et l'Autriche ; et il n'est pas douteux que ce même arrangement qui assurera à l'Angleterre le libre passage à ses domaines des Indes-Orientales, assurera aux vaisseaux de guerre de la Russie la libre entrée et sortie des Dardanelles et la jonction de la mer Noire au Levant. — L'Angleterre peut avoir tort de céder ces avantages à la Russie ; mais il se pourrait bien que des hommes d'Etat qui voient dans Constantinople la proie assurée des Russes, voulussent obtenir dès à présent du Czar l'assentiment à la politique vis-à-vis de l'Egypte et de la mer Rouge. La nature a tracé elle-même une grande route de communication entre l'Europe et le sud de l'Asie. La puissance européenne qui a le plus d'intérêt à cette communication, doit établir ses droits d'une manière incontestable. L'Angleterre serait imbécille si elle ne se préparait pas à faire face aux éventualités en Orient ; et quelque forme que revête sa politique, ce traité dont on parle doit être substantiellement exact. »

LE PENITENT NOIR.

Suite et fin.

Le comte Léonard, rentré dans le salon, chercha des yeux la douce figure de sa fille, bien certain que cette belle vision calmerait les tumultes de sa colère intérieure. En effet, dès qu'il aperçut le front candide de Bianca et son sourire virginal, et toute sa grâce modeste, il sentit sa haine le quitter ; mais ses traits accusaient encore la vive agitation qui tourmentait son cœur. « Qu'est-ce donc ? lui dit Bianca, qui avait des secrets merveilleux pour arrêter les élans de cette amie impétueuse ; que nous arrive-t-il d'extraordinaire, mon bien-aimé père et seigneur ?... Est-ce que notre fête vous semble mesquine, par hasard ?... Il n'est bruit que de notre magnificence. » Puis, après l'avoir attiré à l'écart, près d'un balcon couvert de fleurs : « Voyons, poursuit-elle, plaira-t-il à mon père de me conter son chagrin ; ou bien veut-il passer toute la nuit à froncer ses grands sourcils en regardant sa fille ?... Est-ce que les glaces et les sorbets ont manqué ?... est-ce que la musique a joué faux ?... est-ce que les pauvres n'ont pas reçu assez d'argent de nos intendans ?... Oh ! dans ce dernier cas, mon père a raison, il faut gronder, et surtout il faut donner le double de la somme à nos amis, les pauvres de Florence. *Mio padre* me répondra-t-il ? »

Le silencieux comte Léonard se contenta de sourire d'abord ; puis il dit lentement et à demi-voix :

— Bianca, mon trésor, je n'ai plus rien qui m'afflige, car tu viens de me parler ton langage angélique. C'était une idée folle qui me passait par la tête... Je pensais qu'après ton mariage peut-être ne ferais-je pas mal de voyager ; tu auras un soutien, un ami ; Raphaël me remplacera en tendresse, en soins empressés... Eh ! qui sait ? peut-être Dieu trouvera-t-il que ma mission sur la terre est accomplie, et me rappellera à lui... bientôt.

— Mon père ! que dites-vous ?... De grâce, est-ce que des nouvelles funestes vous sont arrivées ? est-ce qu'on vous menace ?...

— Tu sais, ma bien-aimée, que les menaces ne m'intimideraient guère ! répondit-il en souriant avec une telle sérénité que la paix fut rendue à l'âme de Bianca.

— Ah ! répondit-elle, vous m'aviez fait peur !

Et il l'embrassa sur le front et la serra contre sa poitrine, remerciant le Seigneur et laissant échapper quelques larmes qui tombèrent sur la couronne de la fiancée. Mais l'heure de la cérémonie approchait ; Bianca se retira dans son oratoire, et là, prosternée devant un reliquaire et un crucifix, elle pria longtemps. Quand elle reparut dans le salon, la fête avait cessé ; chacun, reprenant un air grave se disposait à suivre les jeunes fiancés à l'église du Dôme, où le mariage devait être béni à minuit par le cardinal-évêque. Les dames et les gentilshommes descendirent le grand escalier, causant à voix basse, suivant l'usage en pareille occasion. Le comte Léonard, donnant le bras à sa fille, saluait de droite et de gauche, et la foule de ses amis l'escorta jusqu'à son carrosse. A peine parut-il sous le péristyle du palais, que les cris et les *viva* éclatèrent de toutes parts, dans la rue et sur le quai ; tout ce peuple voulait lui serrer la main, et il la donna cordialement à beaucoup de ses voisins. Cependant, après avoir fait monter sa fille, et deux dames, ses parentes, dans la voiture de cérémonie, il parvint à s'y placer en s'arrachant aux démonstrations de la foule ; et le carrosse partit au pas de quatre superbes chevaux empanachés et entourés de valets portant des torches. Raphaël de Cordova et les conviés suivirent dans d'autres voitures dorées.

L'église du Dôme, la métropole de Florence, resplendissait de feux de mille cierges, et le maître-autel avait ses gradins d'or chargés de fleurs. Cent carreaux de velours écarlate étaient placés sur le pavé de marbre dans le choeur. Mgr. le cardinal-évêque, précédé de sa crosse et de sa mitre, sortit de la sacristie et marcha vers l'autel, entouré de son clergé en chappes étincelantes, et les orgues jouaient comme aux grandes fêtes. Le cortège était réuni, la cérémonie nuptiale commençait. Prostré aux pieds du cardinal, Bianca écoutait ses paroles saintes et paternelles sur les devoirs des épouses, elle les recueillait dans son cœur; déjà elle avait reçu l'anneau béni. Tout à coup les assistants s'aperçurent que le comte Léonard, qui s'était levé un moment auparavant, ne revenait pas. Un valet était venu lui parler à voix basse, et le comte avait suivi cet homme. Un gentilhomme de ses amis quitta sa place. Arrivé sous une des portes d'entrée de l'église, il entendit une voix qui disait avec véhémence dans l'ombre: "Je vous ordonne de courir après vos amis et de leur dire qu'ils me répondent, sur leur tête, de la vie de ces deux étrangers... Malheureux que vous êtes! jamais, jamais je ne consentirai..."

La voix s'éloigna, et le gentilhomme ne put distinguer d'autres paroles. Seulement, il suivit longtemps le bruit des pas sur les dalles dans les rues, et il lui sembla qu'on marchait avec précipitation. Ayant perdu les traces des gens qui parlaient, et revenant au Dôme, il crut distinguer une sorte de fantôme noir qui se glissait tout le long des grands murs de l'église. Il alla droit à lui. Le fantôme recula et disparut avec rapidité. Alo.s. une cloche lugubre retentit; c'était celle de la confrérie des Pénitens du Bon-Secours. Elle ne sonnait que dans les occasions d'alarme, quand le feu dévorait un édifice, une maison, ou quand un meurtre venait d'être commis. Le gentilhomme courut à l'église des frères; car il était Pénitent noir.

Cependant un grand tumulte avait lieu sur le péristyle extérieur de la cathédrale. Une foule s'agitait au milieu des torches ardentes et des cris de désespoir. Le mariage de Bianca venait d'être béni; mais, quand on avait appelé son père pour signer le registre à la sacristie, il n'avait point paru, et tous ses amis couraient à sa recherche. En ce moment on avait entendu le beffroi de la confrérie des Pénitens, et les cœurs étaient restés glacés de terreur, les visages avaient pâli. On transportait Bianca évanouie dans son carrosse, qui reprenait le chemin du palais; soudain on vit sortir de l'église de la confrérie une procession lugubre, éclairée par des fanaux portatifs. On apprit que déjà plusieurs frères étaient partis en toute hâte pour voler au secours d'un homme qu'on assassinait près de l'Arno; les Pénitens coururent de ce côté. Ils se trompaient; les coups de poignard se donnaient à la porte de San-Gallo, sous les remparts.

Il était une heure du matin: la lune avait déjà quitté le ciel, mais, aux lueurs des étoiles, celui qui aurait passé près de San-Gallo eût distingué un homme couché par terre, sur l'herbe, et un autre cherchant à dégager de tout vêtement la poitrine de celui qui gisait. Comme il n'y parvenait qu'avec peine, des soupirs profonds s'échappèrent de sa bouche, et il se plaignait à Dieu d'être arrivé trop tard. Cependant, l'homme couché par terre gémit faiblement, et l'autre tendit les mains au ciel, puis il souleva la tête du moribond. Celui-ci prononça quelques paroles et demanda de l'eau. Le sang l'étouffait. Son compagnon courut à une fontaine voisine, et, portant un peu d'eau dans ses mains serrées, et formant la coupe, il donna à boire au mourant. Trois fois il recommença le trajet de la fontaine au blessé, et trois fois celui-ci but avec avidité. Pas une parole n'était échangée entre eux; ils se comprenaient par les mouvements de leurs mains. L'homme frappé de plusieurs coups de stylet se roula quelquefois comme un tigre blessé, mordant l'herbe avec rage; alors, l'autre le prenait dans ses bras et empêchait sa tête de toucher la terre. Plusieurs fois il tenta de l'enlever du sol et de le placer sur ses épaules; mais les forces lui manquèrent.

Enfin, réunissant ce qu'il avait de vigueur en lui, il parvint à le saisir tout en entier, et, l'appuyant contre sa poitrine, il l'emporta, et il arriva sur une petite place. Là, il jeta un cri; c'était un signal. Bientôt deux fanaux parurent, et avec eux des Pénitens: il en vint un grand nombre. Comme ils entouraient celui qui portait le blessé, ils demandèrent: "Y a-t-il un chirurgien parmi nous?"

Un d'eux s'avança et fit placer le mourant sur un brancard que les frères avaient apporté. Le Pénitent chirurgien sonda les blessures et posa le premier appareil. Alors le malade ouvrit les yeux et regarda autour de lui toutes ces figures noires, semblables à des spectres. Il tressaillit; mais une de ces figures tombait en défaillance à côté de lui; c'était le Pénitent qui l'avait secouru le premier et porté sur ses épaules avec effort. Il fallut ranimer ce frère; on dé-

couvrit son visage. L'homme blessé, l'homme étendu sur le brancard le reconnut à la lueur des torches; c'était le comte Léonard Strozzi, et lui n'était autre que Jean Ricardi, son cousin, son ennemi, arrivé de Bologne pour Passassiner. Revenu à lui, le comte gémit de se voir découvert; mais il se pencha vers l'oreille du malade, et lui dit à voix basse: "Frère, vous vouliez me tuer. Mes amis du peuple l'ont su et ils vous ont frappé. Je suis arrivé assez tôt pour vous sauver. Dieu soit loué! que tout finisse là! Meure notre haine! Au nom de Jésus, tendez-moi votre main!"

On vit alors une main sanglante qui sortit hors de la couverture du brancard, et on ne sut pas pourquoi cette main pressa celle de Léonard. Le comte fit transporter le blessé dans son palais. Les médecins et les chirurgiens étant arrivés, tous les frères Pénitens se retirèrent, toujours la tête voilée: leur œuvre était finie. Un seul était resté; il prit le comte par le bras et le mena dans l'embrasure d'une croisée. "C'est bien, frère, lui dit-il, aimons-nous les uns les autres; pardonnons, secourons nos ennemis. Oh! c'est bien, frère Léonard!"

Le comte reconnut cette voix et s'inclina profondément. Le Pénitent lui tendit la main, et, comme Léonard voulait la baiser par respect, l'autre le serra contre son cœur; puis cet illustre frère quitta le palais et s'en alla seul à pied, jusqu'au palais ducal.

Le lendemain, le comte Léonard, assis au chevet du lit du malade, disait à sa fille Bianca et à son gendre Raphaël Cordova: "Mes enfans, embrassez votre cousin Jean Ricardi. Désormais, c'est un de mes meilleurs amis... Es-tu contente de moi, Bianca?..."

FIN.

ÉTABLISSEMENT DE RELIURE.

CHAPELEAU & LA MOTHE,

Rue Ste. Thérèse, vis-à-vis l'imprimerie de MM. J. SPARKE et Cie.

A LOUER.

PLUSIEURS MAISONS sur la PLACE LARTIGUE, encoignure des rues hebroke et St. Denis.
S'adresser à l'Évêché.

AGENCE A NEW-YORK,

Pour Ornaments et Objets d'Eglise,

AUSSÍ

Pour marchandises de tous genres.

PAR J. C. ROBIL-LARD,

Marchand commissionnaire, No. 32, Beaver Street, New-York.

MANUEL OU RÉGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPERANCE,

DÉDIÉ A LA JEUNESSE CANADIENNE

PAR M. CHINIQUY, PRÊTRE, CURÉ DE KAMOURASKA.

LES PERSONNES qui désirent se procurer le petit ouvrage ci-dessus, pourront s'adresser au Bureau des MÉLANGES.

Prix: un schelling; dix schellings la douzaine.

A VENDRE

A CE BUREAU

CANTIQUES POUR LA TEMPERANCE.

LE Sous-igné venant de recevoir de Londres, un assortiment complet d'OUTILS POUR RELIURE, informe très respectueusement ses amis et le public en général, qu'il est prêt à exécuter toutes RELIURES de LIVRES dans tout style et à des prix très réduits.

O. BEAUCHEMIN.

Rue Notre Dame, No. 114.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEROUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re insertion,	3s.	1d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re insertion par ligne,		4½d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PTE.

PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY, PTE.

IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.